

# L'INSTABILITÉ DES PHÉNOMÈNES

Edwin Fauthoux-Kresser







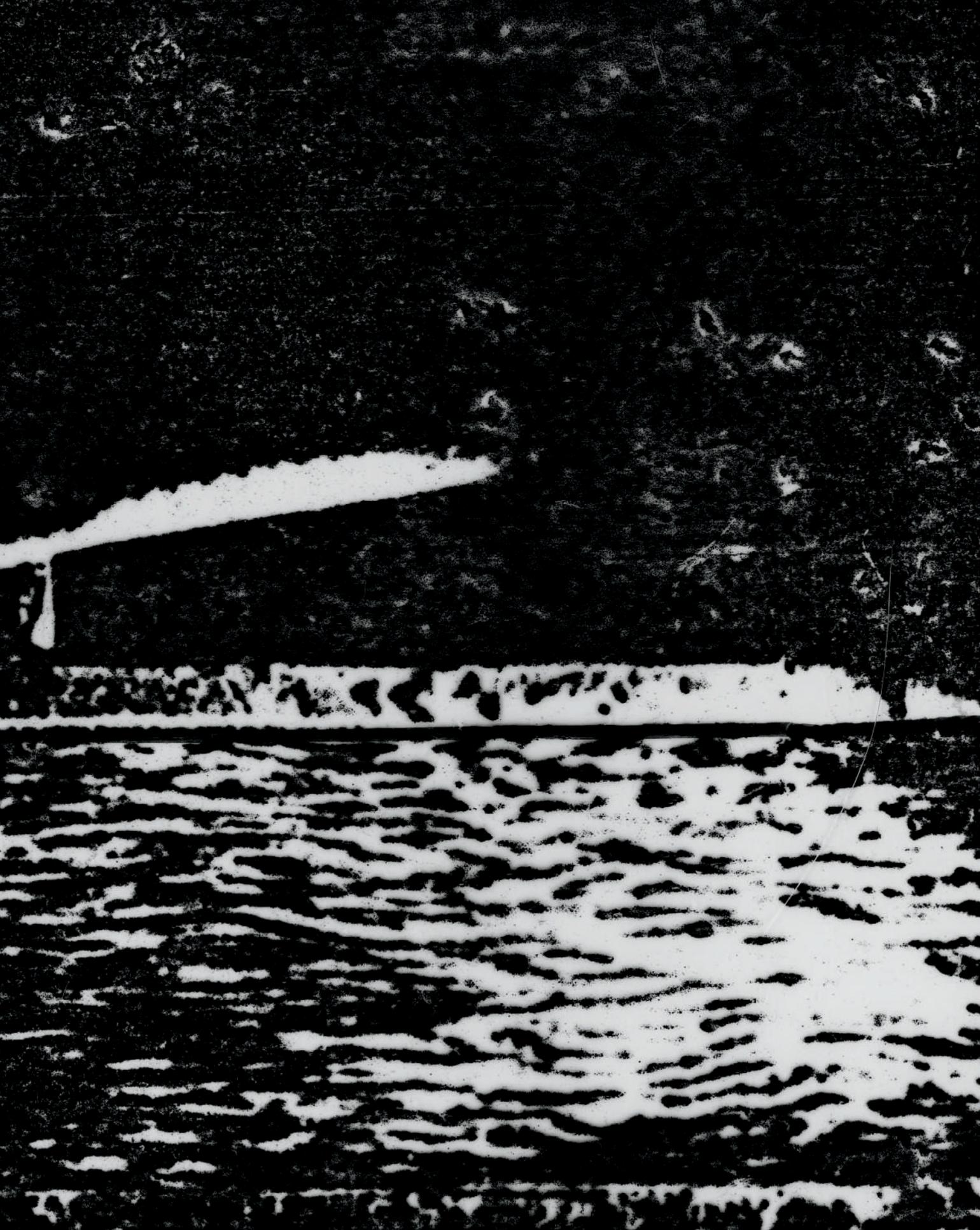


# L'INSTABILITÉ DES PHÉNOMÈNES

- relevés d'un hydrologue -

Edwin Fauthoux-Kresser







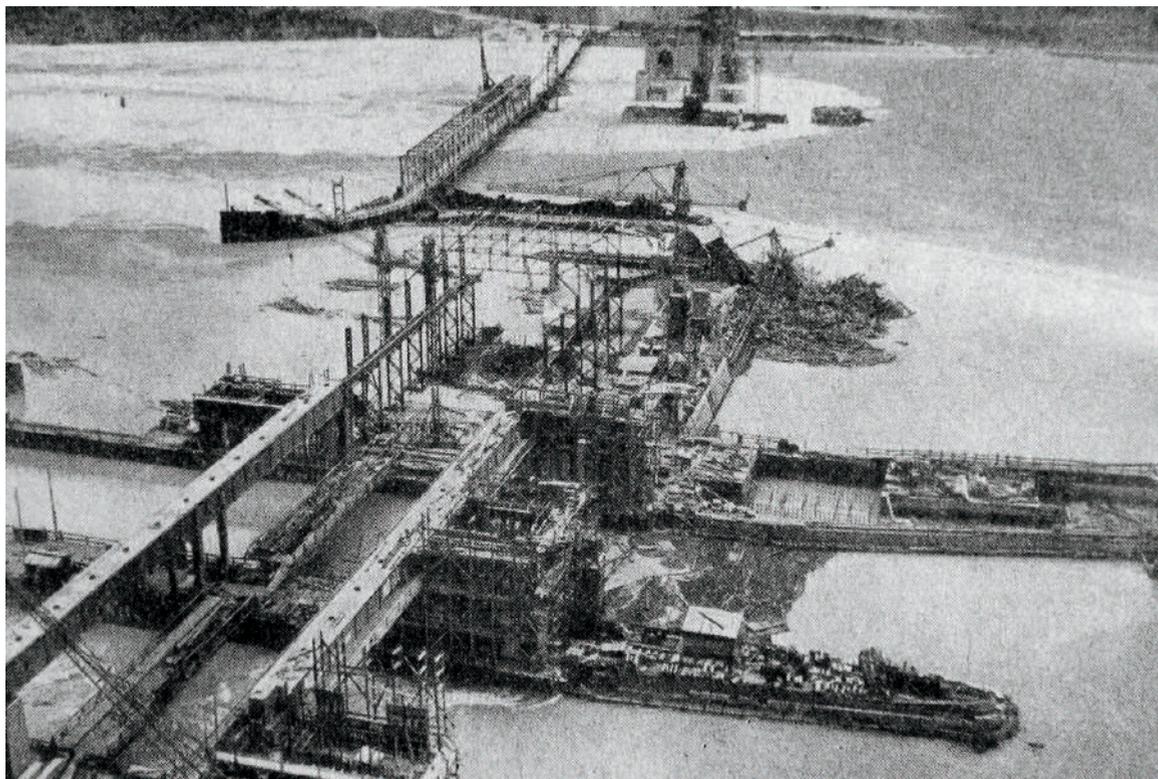
C'est un matin de printemps, le 5 avril exactement. Par le tramway, et à pied, je me suis rendu à l'Université Technique. C'est un trajet de trente minutes qui m'est familier, du troisième arrondissement à la station Karlsplatz, et de celle-ci à l'université à travers les allées. Je connais bien cette brume qui tarde à sortir du parc. À quelques mètres de distance, impossible de reconnaître qui que ce soit, ce n'est rien qu'un déplacement de formes, une démarche, une dissipation rythmée. Devant l'entrée de l'université et sa colonnade de pierre, toujours la même affluence, un mouvement continu d'entrées et de sorties. Les paroles étouffées par ce brouillard léger mais tenace sont tout aussi indistinctes que ceux qui les prononcent. Je suis un peu en avance, et profite de cette sorte d'invisibilité qu'a installée le froid coupant de Vienne pour m'asseoir sur le banc le plus proche de l'entrée. J'y observe les silhouettes diffuses, affairées, tracer leur chemin dans la blancheur. Si mon regard est trouble, mon esprit, lui, est concentré avec netteté sur des considérations techniques qui m'occupent comme une rengaine.

Je pense aux marches du fleuve. C'est ainsi qu'on appelle ces points de passage où le lit du Danube accuse un dénivelé important, souvent supérieur à dix mètres et impliquant une accélération significative du débit des eaux. Lors des périodes de froid printanier, précédant ou suivant le dégel, ces points, où sont installées les centrales hydroélectriques, peuvent être très problématiques. On y constate souvent des embâcles de glace qui bloquent les chenaux et dont la fonte provoque une montée brutale des eaux.

Ces phénomènes météorologiques, naturels et nécessaires au rythme saisonnier du fleuve, peuvent donner lieu à des situations critiques lorsque plusieurs éléments coïncident, dans le temps et dans l'espace. L'étude statistique permet de déterminer la probabilité de ces événements à partir des relevés effectués sur les nombreux points de mesure répartis dans le bassin versant.

Mes pensées vont à ces points, et aux variations de niveaux d'eau, de température, de débit, de sédiments charriés par les cours d'eau. Le travail de recoupement de ces données nécessite un mouvement de l'esprit consistant à passer d'un point précis à une vision d'ensemble, de la considération d'une source de montagne à celle des innombrables bras du delta, des précipitations locales à l'ensemble de l'impluvium de la région danubienne, ou de la lente érosion des rives aux déplacements rapides de l'anticyclone. Mes pensées vont à la matière, et à ses états.





Parfois, et particulièrement lorsque le danger n'est peut-être pas loin, comme aujourd'hui, cette profusion de possibles me semble démesurée pour un seul homme, et pour le rythme de ses pas, la chaleur de son corps, la buée de son sommeil. Parfois cette urgence diffuse me réveille et m'accuse, et j'essaie dans la nuit de capter les signaux avant-coureurs de la catastrophe. Parfois les prévisions arrivent trop tôt dans mon esprit, hors de toute mathématique, hors de tout scénario, précises comme les images de ces toits renversés par la crue.





L'étude des probabilités nécessite une stabilité indéfectible, et l'établissement de chiffres fiables, de schémas et de structures invariables, d'habitudes, jusque dans les gestes d'écriture, la disposition des documents sur la table, le salut aux collègues et la démarche dans les couloirs. À travers les fenêtres de l'université, les toits de bronze vert et le crépi des murs encore saisis par l'hiver sont l'écran d'une vue perçante et mentale. La fumée qui se dégage des cheminées épouse les courbes tendues de la raison.

On ne rencontre jamais le fleuve, jamais on ne le saisit. Ni par les doigts ni par la pensée. Dans sa fuite continue, il s'échappe à lui-même. C'est une somme de fuites, un temps sans horloge incommensurable avec le quotidien des hommes et de ces ombres fuyantes devant mes yeux.

Des souffles ponctuels s'élèvent de nos bouches et se perdent dans le froid. Nous sommes des êtres locaux, fondamentalement liés à la réalité géographique, et si nous nous tenons si droits et ne nous allongeons que dans la nuit, c'est que nous sentons quelque chose d'illégitime à recouvrir la terre de notre être, à respirer contre le sol sans savoir le caresser, ni de nos mains ni de rien d'autre.

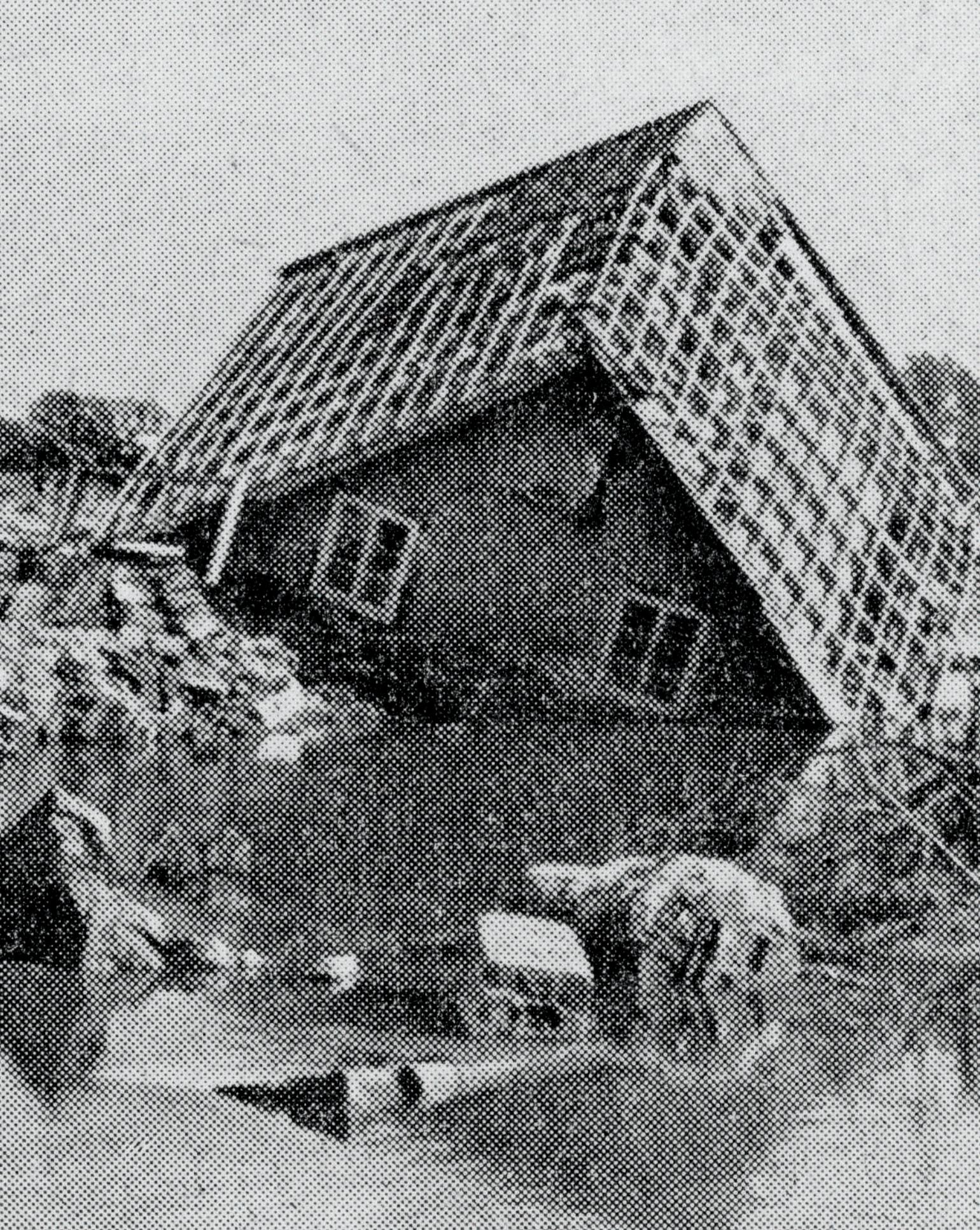


Nous prenons froid par les pieds et notre plante craint les plaies de la matière – les cailloux coupants, inertes, indolents, nous intimident et nous ne supportons que les roches plates, ou dressées à notre mesure, empilées autour de nous pour nous protéger, de leur minéralité, du noyau dur de la crainte.

Il ne faut pas trop penser à la fragilité pour pouvoir la prendre en compte, ou alors éluder superbement la nôtre pour ne regarder que celle de l'eau, où nous posons des pierres comme des preuves qu'il existe un fond. Les fleuves qui traversent les villes sont des places vides, des esplanades où nous ne pouvons aller, comme interdites par un couvre-feu. Et dans la clarté du jour réel de nos vies il émane des étendues d'eau un souffle qui nous intime de rester les spectateurs longitudinaux du courant.







Souvent le fleuve, dans les intermittences où s'interrompt la concentration de mon étude, m'est apparu comme un miroir de moi-même. Une métaphore fondamentalement inappropriable, dont seuls les excès permettraient de penser vraiment notre finitude.

Devant la fenêtre de l'université ma vue s'est faite parfois moins perçante, et vulnérable à l'afflux des ressentis immédiats. L'humidité de l'air et le chauffage trop fort, la tâche d'encre mal absorbée par le buvard, le cliquetis du bois des lambris travaillé par l'hiver, le goût un peu calcaire d'un verre d'eau, ont dressé une façade profonde et saillante de sensations, masquant les chiffres de mes calculs.

Mon pouvoir d'abstraction, celui qui me permet de garder la tête hors des assauts du présent pour me donner une chance de le penser, je l'ai forgé dans les jours les plus sombres. Je ne rêvais que du réel, pénétré de jour comme de nuit de la sensation de courir en diagonale le long du versant froid d'un col, l'ubac caillouteux où la mousse s'accroche, le dévalant précipitamment pour être rentré avant que la nuit ne me prenne loin de chez moi. La tension sans cesse maintenue de mon angoisse a laissé apparaître ce qui a commencé à ressembler à des certitudes. La solidification sereine d'une volonté, nichée dans le doute.



Aucun des symboles érigés par la communauté humaine pour ne pas devenir fou ne m'a servi de point d'attache. Je dérapais au contraire sur ces derniers repères et ils précipitaient mon vertige. C'est dans le rythme lent et sourd de mon désespoir et non dans la vibration de mes sursauts qu'à pris corps cette matière indélébile et qui n'a pas de nom.

Peut-être est-ce simplement ma manière de raconter que j'avais intégré la peur. Une patine coulée dans la chair des choses et des êtres – et le fleuve a été sa figure.

Le fleuve, dans la bouche des gens, semblait advenir comme une évidence pure. Personne ne se demandait d'où il venait réellement, tant sa présence vibrante, ininterrompue, tutoyait notre urgence intérieure d'être aux aguets. Dans les villes fluviales, croiser d'un regard le cours de l'eau au détour d'une rue suffisait à signifier avec évidence les formes de notre amour, de notre angoisse, de notre lyrisme ou de notre rigueur.







Ce n'est pas par défi philosophique que je me suis attaché à l'étude du fleuve, ni parce que je pensais avoir un lien privilégié avec lui. Pas davantage que les autres hommes je n'ai pénétré son essence, et mon avis est qu'il n'en possède pas. Comme tous je suis resté à sa surface, et l'étude des moindres épiphénomènes accompagnant son cours n'ont fait que me confirmer son épuisante inexpugnabilité.

Si j'ai appris à lire les signes extérieurs de l'activité du fleuve, c'est pour protéger les hommes. Face à cette réalité amorale, puissante, cyclique, vitale et dévastatrice, il me semble que la seule action possible est l'observation, l'analyse, la collection de données permettant de gagner un infime temps d'avance sur le cours des choses. Lutter pour ce très mince laps de temps que l'on appelle prévision, c'est là ma manière de rendre à l'humanité celui qu'elle m'a permis de passer parmi elle. Je crois qu'on lutte pour un temps, pour un espace, pour une marge très faible, très étroite, pour une latitude.

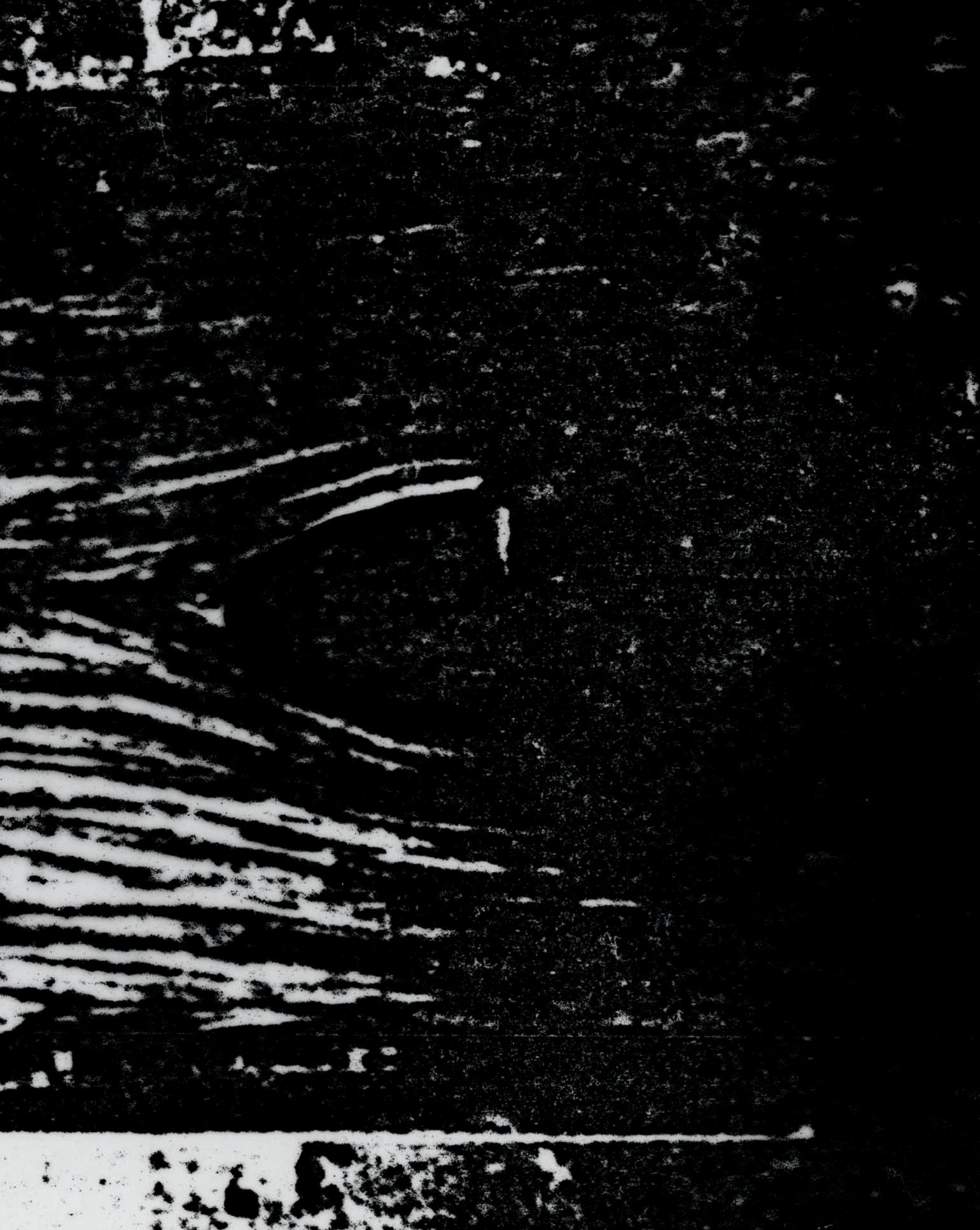
Les joueurs d'échecs connaissent cet intervalle, et l'infinie sensation de maîtrise qu'il procure.



J'ai souvent fait ce rêve (de jour, toujours de jour) où j'assiste à l'origine du fleuve : un glacier commence lentement à fondre, il accumule assez d'eau pour qu'elle se mette à couler sur le versant de la montagne, où la rejoignent d'autres eaux issues de la fonte d'autres glaciers, et ce filet d'eau de plus en plus large cherche sa route dans le dévers, contourne les obstacles, s'étire lentement dans la plaine et accélère par endroits, et me voilà moi-même, qui cours devant le torrent pour ne pas qu'il me rattrape, dans un mélange de peur et de bonheur je fuis cette fuite vers la mer et je commence à penser que quand nous serons au bout du parcours je devrai peut-être m'y jeter moi aussi, et j'entrevois le soleil oriental des côtes géorgiennes dans un matin poussé par le vent. Mais le delta lent et spongieux masque à mes propres yeux cette glorieuse arrivée dans la grandeur – j'ai froid, et la variation du jour me réveille.

Les ombres du parc se font plus nettes, elles sont moins nombreuses – un soleil électrique transperce les derniers voiles de brouillard. L'heure m'échappe mais les cloches de la Karlskirche n'ont pas encore sonné ; tout le monde est tenu d'avancer en avance, ne serait-ce que pour installer les habitudes des gestes, placer les documents sur la table, et démarrer le travail à l'heure.













Sources des images :

- Documents sur les turbulences de l'eau, issus du cours d'hydrologie du professeur Werner Kresser, TU Wien

- Archives personnelles du professeur Werner Kresser

- Extraits des publications suivantes :

*W. Kresser, Die Hochwässer der Donau, Wien, Springer, 1957*

*W. Kresser et W. Lászlóffy, Hydrologie du Danube, La Houille blanche n°2/1964*

- Photographies d'Edwin Fauthoux-Kresser

Texte :

Edwin Fauthoux-Kresser

Remerciements à Dieter Gutknecht, Ingeborg Kresser  
et Marine Vaudoux







ISBN 000-0-00-000000-0



0 000000 000000